

Feuilles éparses (souvenirs militaires) [suite]

Autor(en): **Moine, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **120 (1975)**

Heft 9

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343971>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Feuilles éparses

(Souvenirs militaires)

VI Panorama du continent

(Suite)

par le colonel EGM Virgile Moine

L'EUROPE S'ÉCAILLE ET SE LÉZARDE

LE TEMPS DES HISTRIONS ET DES BONIMENTEURS

Sortie du premier conflit mondial, meurtrie et vacillante, amputée de l'immense Russie et gangrenée dans son tronc germanique et balkanique, l'Europe, la France surtout, geignait sur des lauriers amers. Après l'euphorie de l'armistice et la crise de 1922 à 1925 qu'on qualifiait de grave, la vie normale avait repris, quoique mollement, dans nos vallées jurassiennes.

Sur mon perchoir franc-montagnard, tout occupé à tresser un nid où l'amour et la quiétude auraient leur juste part, me souciant peu de haute politique, je me bornais à lire la *Gazette de Lausanne*, que j'achetais à la librairie, et à parcourir en hâte le *Démocrate* et l'*Impartial*, teintés d'un régionalisme accusé. De fréquentes périodes de service militaire—aviation et avancement — et la reprise, un jour par semaine, dès 1926, de mes laborieux contacts avec l'Université de Berne, complétaient mon activité pédagogique, si bien que je me désintéressais de ce magma international que les mass media pétrissent, étirent et jettent aujourd'hui en pâture aux quatre vents.

Néanmoins, à cinquante ans de distance, quand les morceaux du puzzle surgissent de ma mémoire comme des icebergs se détachant de la brume polaire, je constate que les points névralgiques de jadis persistent, avec les mêmes scénarios et les mêmes intrigues, et que seuls les acteurs ont changé. Des pantins mènent les peuples, ou se donnent l'illusion de les mener, puis évacuent les tréteaux de l'histoire. « Trois petits tours et puis... » Les titres ronflants des journaux et les conversations banales à l'heure de l'apéritif s'accrochaient aux onms sans cesse répétés: Dantzig, Vilna, la Silésie, la Sarre, l'Irlande, la Syrie, la Maroc, foyers putrescents d'où surgirait un jour un nouveau conflit. Mais peu y croyaient, tant la guerre semblait apocalyptique, et la Société des Nations, à Genève, agissait comme un anesthésiant. Et comme on ne lisait guère,

chez nous, que la presse d'expression française, on se fiait à l'intangibilité des traités garantis par l'armée française.

Certes, il y avait bien la question des dettes de guerre, qui empoisonnait l'atmosphère, paraît-il. Tout compte fait, on s'en souciait peu; on savourait la reprise des affaires après des années de restrictions, et la joie de vivre et les menus soucis quotidiens dispensaient de se pencher sur les problèmes internationaux échappant à notre emprise.

Lors de mes entraînements militaires, certains milieux alémaniques en contact avec ceux d'outre-Rhin se montraient plus inquiets. Ils voyaient monter la vague du socialisme national, mué en national-socialisme, puis en nazisme, prévoyaient l'effondrement de la République de Weimar et la prise du pouvoir par une tourbe d'aventuriers: Hitler, Gœbbels, Gœring, Römer, des noms peu connus chez nous, muselant la Reichswehr et les partis prêts à toutes les lâchetés pour conserver leurs prébendes. Ces prédictions pessimistes nous agaçaient. Mais les yeux se dessillèrent quand dès 1931 certains partis politiques se muèrent en formations paramilitaires, chemises brunes, « Hitlerjugend » et « Faucons rouges », maniant tour à tour l'encensoir et le fouet, promettant tout ou terrorisant un monde de chômeurs qui ne faisait que s'accroître. La misère? Œuvre des juifs, des francs-maçons, des tripatouilleurs internationaux et des pseudo-démocrates! Les termites rongeaient la charpente de l'Etat allemand. Et dès lors, de pourparlers en concessions, de concessions en capitulations, l'Europe s'enfonça sur le sentier de la guerre. On entendait bien des commentaires alarmants à la table ronde, entre notables. La situation ne manquait pas d'inquiéter, mais l'irréversible ne se produirait pas, car la France restait puissante. Magnanime et velléitaire, elle avait évacué la Ruhr, puis la Rhénanie. Elle aussi subissait des sursauts nationalistes, qui s'achevaient... en crises ministérielles, en chutes fréquentes de cabinets que nos gens, incongrus, appelaient des « ch... ». Il est vrai qu'ils y étaient incités par deux journaux, *Candide* et *Gringoire*, répandus dans tous les milieux bien pensants de Suisse romande, condamnant le parlementarisme, la démocratie et nommément les princes du pouvoir. Il me souvient des noms en vogue: Herriot le mafflu, Reynaud le nain jaune, Blum le youpin (sic), Briand le vendu, et j'en passe, portraits hauts en couleur dédiés à une jeunesse ardente et généreuse.

Quant à Mussolini, qu'on avait admiré longtemps pour avoir tiré l'Italie du chaos, il agaçait par ses rodomontades, sa garde prétorienne de

« chemises noires », ses « balilla », enfançons domestiqués. Mais son bon sens latin et son passé révolutionnaire s'opposeraient à toute aventure guerrière, croyait-on.

L'Amérique et la Grande-Bretagne veillaient d'ailleurs au grain, avec la Société des Nations, et ne permettraient pas une seconde guerre mondiale.

On en était là aux ides de mars 1933 quand brûla le palais du Reichstag, à Berlin. On y vit la main de Moscou. Hitler et ses acolytes, au nom de l'ordre, se hissèrent au pouvoir promettant paix, travail et justice, dans l'honneur et la dignité, à la « nation » allemande. Mais quelle nation « allemande »? Autriche? Alsace? Sudètes? Dantzig? Suisse?...

Et l'Occident stupéfait se réveilla au rythme des fanfares et des chants guerriers, saisissant avec effroi que l'Allemagne remuait d'anciens mythes et s'enfonçait dans la nuit, retrouvant les héros des Nibelungen.

LES DOCTRINES ÉTRANGÈRES PÉNÈTRENT EN SUISSE

Les joutes politiques traditionnelles n'empêchaient nullement le mal sournois, la schizophrénie qui désagrègeait l'Occident, de s'insinuer en Suisse: le culte de la violence, le mépris de la légalité, la servile imitation de formations paramilitaires d'un goût douteux, la destruction de la démocratie. La Société des Nations perdait de son prestige d'antan sans qu'on prît pour autant conscience du danger qui planait sur l'Europe, et singulièrement sur la Suisse.

Lors d'un entraînement régulier comme observateur, à Lausanne, je fus pris à partie en plein après-midi par un voyou pâlot coiffé d'une « def » genre Ménilmontant. Me croisant sur la rue et me toisant, il cracha dans ma direction et m'envoya un brutal: « Marchand de chair à canon! » Mon sang d'Ajoulot ne fit qu'un tour et j'administrai au quidam une magistrale paire de gifles accompagnée de la réplique: « Et voilà, tête à gifles! » Et la « def » s'envola en trajectoire sans que réagisse le sinistre fantoche. Arrivé à la Blécherette, je contai mon aventure au capitaine Coeytaux, un Vaudois prudent et réservé qui, sans me féliciter, me serra la main et souhaita que l'incident ne s'ébruitât pas... Rouerie de Vaudois. Ce n'était qu'escarmouche mineure...

Le congrès pédagogique romand, tenu à Porrentruy en juillet 1928, avait à débattre du thème: « L'école et la paix ». Une vingtaine d'insti-

tuteurs genevois, plus frondeurs que doctrinaires, proposaient la suppression de l'armée suisse pour donner à l'Europe l'exemple tangible d'un Etat pacifique et pacifiste. Quelques centaines d'enseignants participaient à ces assises qu'honoraient maints magistrats de leur présence effacée. Le brave M. Marchand, directeur de l'Ecole normale, débonnaire, présidait paternellement des débats assez houleux. Thèses chargées de dynamite. Un rapport de l'historien P.-O. Bessire, objectif, pondéré, ne s'écartait pas du sujet.

Le professeur Victor Basch, de la Sorbonne, président de la Ligue des droits de l'homme, yeux de lynx derrière des lunettes rondes, cravate lavallière, brossa, en une causerie d'une heure, limpide, sans aucune note, un tableau de la paix, mythe et réalité. Chacun, circonspect, attendait la profession de foi de cet humaniste. Basch, en une émouvante péroraison, évoqua la fin des civilisations les plus raffinées — la Grèce et Rome — ne pouvant survivre face aux barbares qu'à l'ombre des épées, et conclut par un jeu de mots: « Le droit n'est rien qui ne s'appuie sur la force. *Il faut des armées.* » Les congressistes, émus et enthousiastes, debout, applaudirent frénétiquement Basch. La cause était jugée. Quelques duels oratoires, canonnades d'arrière-garde, et le lendemain, à une écrasante majorité, tout en acceptant des thèses pacifiques, le congrès condamnait un pacifisme nébuleux et utopique.

Président de la Société pédagogique jurassienne, enseignant plus vert que mûr à l'âge de 28 ans, j'eus l'honneur d'être un commensal proche du conseiller fédéral Chuard, chef du Département fédéral de l'intérieur. J'en gardai le souvenir d'un homme timide, petit-bourgeois, col cassé, voix grêle, d'une distinction raffinée me rappelant mes professeurs de l'Université de Neuchâtel, à l'opposé d'un Schulthess ou d'un Musy, bretteurs dangereux, ou d'un Minger à la carcasse de lutteur, dont j'admirai plus tard le bon sens et l'intrépidité.

Un incident, révélateur du grave malaise qui secouait certains milieux, se produisit à Genève en 1932: des troubles que je vécus quasi heure après heure, alors que je suivais le cours I d'état-major général à Berne, observatoire adéquat. Léon Nicole, conseiller national, tribun-né, obtus, tenace, tête ronde et chauve, foi de prophète, d'une scrupuleuse honnêteté, mais aveuglé par la passion, haranguait la foule aigrie par le chômage et les krachs financiers d'une bourgeoisie affairiste, s'opposait à Géo Oltramare, pamphlétaire d'extrême-droite, fasciste en puissance, directeur

du *Pilori*, un Léon Daudet au petit pied, antisémite, électrisant certaine jeunesse universitaire. Devant un affrontement inévitable et qui eût pu tourner à la révolution, on fit intervenir une école de recrues. Celle-ci, mal préparée pour une action aussi délicate, débordée, fit usage de ses armes. Bilan: une dizaine de morts, une cinquantaine de blessés. Et l'émotion fut grande dans tout le pays. A Berne, à voix basse, on déplora l'engagement de recrues. Pour sauver la face et l'ordre constitutionnel, on dépêcha à Genève le régiment valaisan en cours de répétition. Et tout rentra dans l'ordre, non sans que les cicatrices fussent lentes à disparaître. Le colonel divisionnaire Du Pasquier, juge fédéral extraordinaire en cette affaire, me confia plus tard ses impressions. Il regrettait que la bourgeoisie genevoise eût accueilli dans ses rangs Géo Oltramare, « un vulgaire cabotin » (dixit).

(A suivre)

